

■ L'Académie suédoise a couronné Annie Ernaux, dix-septième femme et première Française à décrocher ce prix prestigieux.

■ La consécration, plus politique qu'il n'y paraît, d'une œuvre marquée par l'intime et une écriture "plate".

# L'engagement d'Annie Ernaux couronné par le Nobel

Portrait Aurore Vaucelle

Ce 6 octobre, à Stockholm, le prix Nobel de littérature a été décerné à Annie Ernaux. Elle est la dix-septième femme et la première Française à être sacrée par l'Académie suédoise. En couronnant celle qui succède à Abdularak Gurnah (2021, Tanzanie) et Louise Glück (2020, États-Unis), le jury entend saluer *"le courage et l'acuité clinique avec lesquels elle découvre les racines, les éloignements et les contraintes collectives de la mémoire personnelle"*.

Annie Ernaux est née Annie Duchesne en 1940, en Normandie. Élevée dans une famille de cafetiers d'Yvetot, bourgade perdue dans la campagne venteuse de Rouen, elle est l'enfant d'un couple qui a cherché à s'extraire de sa qualité d'ouvriers. Fille unique et "couverte", elle n'a pas connu la sœur disparue avant elle. Perspicace Annie qui, jeune, écoutait – sous le comptoir de maman qui tenait l'épicerie, au pied du zinc de papa qui servait des godets – les histoires des voisins, des mairaines, des gamins du bourg. Autant de matériel qui allait former la base de son travail d'écrivaine.

Certains ont parlé, la concernant, d'autofiction, ce genre à la mode dont les jeunes auteurs s'emparent pour procéder à une catharsis narcissante. Ce serait réduire à peau de chagrin un travail littéraire lumineux dans son homogénéité, clairvoyant dans sa destination.

"Mémoire de fille"

Annie Duchesne, qui jouait à "pieds au mur" ou faisait du vélo dans les ruelles d'Yvetot, regardait tout, mais n'imaginait rien. À l'école, tout est simple pour elle, "les bonnes notes" pleuvent par mi-

racle, pour ses parents qui rêvent qu'elle soit "mieux qu'eux".

Tiraillée entre l'endroit d'où elle vient et la curiosité que crée, chez elle, la connaissance avec un grand C, elle expérimente bientôt le monde à travers sa dimension sociologique. Elle sait alors confusément ses origines mais *"dresser la liste de ses ignorances sociales serait interminable. Elle n'a aucune pratique d'autres milieux que le sien, populaire d'origine paysanne, catholique"*. Elle sait cependant comment se situer sur l'échelle sociale et culturelle par rapport à ses pairs du collège. *"Au pensionnat, les différences sociales lui étaient connues, mais la fille de l'épicerie pouvait s'enorgueillir de résultats que n'atteignaient pas les riches filles dont le classement scolaire était souvent inverse du classement social de leurs parents"*. C'est donc du Bourdieu qu'elle vit, la jeune Annie, poussée par son désir d'aller plus loin et une mère qui rêve pour elle d'un avenir en grand, d'*"une vie indépendante"*. *"Lorsque mon père est mort, elle dit peu de temps après une phrase que je trouvais terrible: 'Je vais venir chez toi pour faire ton ménage.' C'était pour me libérer. C'est immense"*, a-t-elle confié à propos de cette mère à une journaliste du *Monde*, en 2016.

"La Place" à prendre

Étudiante, Annie Ernaux écrit fébrilement son existence dans des carnets journaliers, loin de ses parents, qu'elle ne reconnaît plus un temps. Paradoxalement, c'est *"venger (s) la race"* qui est alors son ambition de jeune femme, poussée dans l'ex-

trémité de son genre (elle doit en 1964 subir un avortement illégal qui met en péril sa vie).

Et puis, rien, pas d'éditeur pour venger la classe sociale d'où elle vient. Alors elle devient prof, se marie loin de son milieu, avec un mari curieusement absent des pages qu'on lira d'elle ensuite. Comme si ce mariage avait été l'occasion de penser tranquille. Une thèse sur Marivaux alors qu'elle a la trentaine et deux jeunes garçons en bas âge sont alors une bonne excuse pour écrire *Les Armoires vides* en cachette. Son roman trouve preneur chez Gallimard, et la vie d'Annie Ernaux (elle garde le nom de son mari après son divorce), autrice, est lancée. C'est *La Place* qui lui donne un retentissement déterminant, salué par le Renaudot en 1984, et désormais tellement souvent étudié au collège et au lycée, en classe de français.

Ce récit, écrit dans la douleur du deuil paternel, installe Annie Ernaux dans une écriture qui touche à la fois à l'autofiction et à la sociologie. Terminée la romance! Elle racontait en 2011 au *Nouvel Obs* son tournant littéraire: *"J'ai écrit La Place dans ce langage de la domination. À l'intérieur de ce langage, et en utilisant les moyens que m'a donnés la culture dominante. Je ne suis pas prof de lettres pour rien!"*

La vie extérieure

Mue par l'envie de dresser un rapport précis du réel, défenseuse d'une écriture qu'elle dit "plate", que les exégètes disent "blanche" – car elle est étudiée dans toutes les universités de France et d'Amérique –, elle poursuit sa quête: raconter le

*"J'ai sacrifié beaucoup de choses à l'écriture, comme si ma vie se confondait avec l'écriture."*

Annie Ernaux

Au micro de Laure Adler, dans l'émission "L'heure bleue".



Annie Ernaux et Antoine Gallimard, président des éditions du même nom, lors de la conférence de presse, le 6 octobre à Paris.

temps social à travers l'intime qu'elle expérimente. Et à ceux qui la disent nombriliste, à ceux qui tiennent son propos pour misérabiliste, elle ne dit rien, en fait, confortée par cette sentence de Tchekhov: "Être juste d'abord, le reste viendra de surcroît."

"Je parle de moi parce que c'est le sujet que je connais le mieux quand même... Je m'intéresse à ce qu'il y a pu y avoir de social déposé en moi comme dans tout le monde", confie-t-elle encore, en 2019, à un journaliste du *Monde* qui faisait son portrait alors qu'elle était en lice pour le Booker Prize. Le journaliste Philippe Ridet a été reçu chez elle, à Cergy, où elle vit, entre la campagne fantasmée d'une France qui ressemble à celle de Depardon et celle des journaux télévisés qui épinglent le délabrement des banlieues parisiennes.

On pourrait dire d'Annie Ernaux qu'elle est une sociologue bienveillante de son temps et une conteuse de l'histoire des femmes de tous milieux. Elle avouait, il y a quelques années, en riant, à un journaliste ingénu: "J'écris avec mon être dominé."

Consciente qu'il devient de plus en plus compliqué aux écrivains de se faire entendre dans une époque de cacophonie mondiale catastrophiste, elle confie douter du rôle de l'écriture comme moyen de modifier nos vies. Et cependant, il n'est pas question de douter, Annie Ernaux suscitant des thèses, des portraits, des débats, des échanges de bouquins, des souvenirs partagés.

Dans un temps où la mémoire collective et individuelle semble se digitaliser en un nuage numérique, Annie Ernaux, sait redonner l'envie à beaucoup de prendre la note de la vraie vie.

## Le Nobel de littérature est aussi politique

Parce qu'il récompense le travail d'écrivains qui allie démarche artistique et préoccupations universelles, le prix Nobel de littérature est souvent une distinction qui dépasse le cadre culturel pour être, également, politique. On pense notamment à la consécration de Toni Morrison (1993), de J.M. Coetzee (2003), d'Orhan Pamuk (2006) ou de Svetlana Alexievitch (2015). Dans cet esprit, certains voyaient en Salman Rushdie, grièvement blessé il y a peu par un fanatique religieux, un possible lauréat. L'Académie suédoise a posé un autre choix, qui est pourtant plus politique qu'il n'y paraît. En couronnant la romancière française Annie Ernaux, ils sacrent une femme (la dix-septième seulement sur 115 primés) qui a tenté, par l'écriture, de comprendre ce qu'elle vivait. Qu'il s'agisse de ce qu'est être une femme, de l'avortement, de la séparation culturelle d'avec ses parents (de petits épiciers normands) ou de son statut de transfuge de classe, celle qui assure que l'écriture est son "mode d'intervention dans le monde" aura témoigné de réalités qui, avant elle, étaient obliérées du champ littéraire. Dans la préface du volume *Quarto* réunissant ses œuvres (paru en 2011), elle définissait son travail par ces mots: "Écrire la vie. La vie, avec ses contenus qui sont les mêmes pour tous mais que l'on éprouve de façon individuelle: le corps, l'éducation, l'appartenance et les conditions sexuelles, la trajectoire sociale, l'existence des autres, la maladie, le deuil." Ouvertement de gauche (elle n'a pas caché ses sympathies pour Jean-Luc Mélenchon lors de la dernière présidentielle), elle a aussi

soutenu les "gilets jaunes" et s'est toujours préoccupée des déchirures sociales et des inégalités. Sa carrière d'enseignante, exercée jusqu'à la pension, est encore révélatrice. Tous ces engagements font du choix d'Annie Ernaux un message de poids adressé au monde.

### La reconnaissance des lecteurs

Son parcours est également un exemple et un encouragement à dépasser tous les déterminismes. Celle qui a grandi dans un milieu modeste où l'on s'exprimait en parler populaire, voire en patois, a décroché la plus prestigieuse des récompenses littéraires. Ce qui n'est pas sans rappeler le chemin parcouru par Albert Camus (Nobel en 1957), dont la mère était analphabète.

### Son parcours est un exemple et un encouragement à dépasser tous les déterminismes.

Il y a un an, beaucoup pensaient qu'Annie Ernaux recevrait le Nobel de littérature. Un faux compte Twitter l'avait d'ailleurs couronnée. À ceux qui s'étaient montrés déçus qu'elle n'ait pas été sacrée, elle avait répondu que la reconnaissance qui comptait à ses yeux était celle venant de ceux "qui [lui] disent que [ses] livres leur ont été utiles, pourquoi ils s'y sont reconnus. L'essentiel, c'est que les livres durent et circulent, qu'ils se propagent dans la tête des gens et finissent par changer, aussi peu que ce soit, la manière de penser, les mentalités. Intervenir ainsi dans la société, et dans l'évolution de la littérature, demeure [son] ambition" (in *Télérama*). Ce Nobel ne devrait pas manquer de lui apporter de nouveaux lecteurs. Comme la postérité.

Geneviève Simon